



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Évariste Parny, 1753-1814 : créole, révolutionnaire, académicien / Catriona Seth
éd. Hermann, 2014
cote : 60.072

Pour le commun des mortels, fût-il un tant soit peu cultivé, le nom d'Evariste Désiré Desforges, sur le tard vicomte de Parny, évoque un obscur poète libertin issu d'une riche famille créole de la Réunion, de souche bretonne, situé comme l'abbé Delille, Marie-Joseph Chénier et quelques autres à la charnière du classicisme moribond et du romantisme naissant. Sa meilleure référence dans l'histoire de la littérature est sans doute d'avoir été parent en ligne maternelle du poète Leconte de Lisle.

D'aucuns ont voulu voir en Parny le dernier disciple de Voltaire et le premier des modernes. On sait peut-être qu'il publia des poésies érotiques, inspirées par ses amours malheureuses avec la belle créole Esther Troussaille, qu'il nomma plus élégamment Eléonore, ce qui lui valut un début de notoriété, puisque Voltaire à la veille de mourir saluait en lui un nouveau Tibulle, et qu'on lui doit aussi des "Chansons madécasses" qui renouvelèrent le genre du poème en prose. Il est surtout connu pour avoir écrit, sous le Directoire, "La guerre des dieux" adaptation érotique de la Bible et de la Mythologie qui suscita l'enthousiasme des voltairiens et des Idéologues en même temps que l'indignation du parti dévot, ce qui assura son succès de librairie et fit enfin sortir son auteur de la pénombre. Certains ont prétendu, sans grande preuve, que Chateaubriand n'avait écrit le « Génie du Christianisme » que comme une défense de la foi chrétienne, en réplique à l'œuvre de Parny.

Professeure à l'Université de Nancy et spécialiste reconnue de littérature française du XVIII^e siècle, Catriona Seth s'est particulièrement intéressée à la littérature érotique, et à Parny en particulier dont elle nous donne une biographie détaillée, mais d'une lecture agréable.

Fruit de recherches minutieuses, son œuvre a le mérite de rectifier certaines inexactitudes dues, entre autres, à Sainte-Beuve. La famille Parny n'était pas d'origine bretonne puisque Pierre Parny, premier du nom à s'établir à l'île Bourbon en 1698, était un boulanger originaire de Brion, village du Morvan non loin d'Autun². Il se fit attribuer une concession à Saint Paul et monta rapidement dans l'échelle sociale, notamment par son mariage avec une riche veuve créole qui lui donna six enfants dont le benjamin, Paul, né en 1717, fut le père du poète. Officier de marine, Paul poursuivit l'ascension sociale entamée par



¹ Les recensions de l'[Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) sont mises à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.

² Il pourrait plus probablement s'agir du village de Brion (Canton de Mesvres) en Saône-et-Loire que de celui de Brion (canton de Migennes) dans l'Yonne comme l'auteure semble le penser.



Académie des sciences d'outre-mer

son père, surtout par son second mariage avec la fille d'un notaire. Celle-ci fut la mère du poète, né à Saint Paul en 1753. On ne sait à peu près rien des années d'enfance de ce dernier, sinon qu'il fréquenta probablement une école tenue par des Lazaristes. En 1763, Paul Parny décida d'envoyer ses trois fils étudier au collège des Jésuites de Rennes, mais quand ils débarquèrent à Lorient, en janvier 1764, il n'y avait plus de Jésuites dans le royaume. Les Oratoriens avaient pris la relève. En dépit d'un niveau très insuffisant à son arrivée, il fit au collège des études honorables et ses maîtres lui reconnurent de brillantes qualités. Est-ce sous leur influence qu'il envisagea un temps une carrière ecclésiastique? En septembre 1771, il entra au séminaire Saint Firmin à Paris, mais il en sortit six mois plus tard, officiellement pour raison de santé. Il est évident que sa vocation était peu assurée. Il avait eu le temps d'acquérir des connaissances bibliques dont on sait qu'elles lui servirent par la suite.

Restait la carrière des armes que ses deux frères allaient également embrasser. En 1772, les trois frères furent admis dans les gardes du corps de Sa Majesté: leurs obligations militaires leur laissaient apparemment quelques loisirs et les trois Parny, enrichis par un héritage, menaient joyeuse vie avec quelques amis créoles dans une demeure champêtre proche de Saint-Germain-en-Laye, où l'on s'occupait de poésie, entre bien d'autres divertissements. Ces beaux jours n'eurent qu'un temps et en 1773, Paul Parny exigea le retour de ses deux plus jeunes fils dans l'île natale (L'ainé faisait à Versailles une brillante carrière de courtisan). Ce fut un beau voyage dont Evariste nous a laissé une relation. Il comporta une escale fortuite à Rio où les belles Cariocas lui procurèrent d'agréables mais trop brefs moments, et une autre au Cap de Bonne-Espérance où il apprécia peu l'austère société calviniste néerlandaise. Il débarqua enfin à Saint-Denis en janvier 1774 après une traversée de six mois.

C'est à ce moment que se situe sa passion pour Esther dont il fit Eléonore. Mais la vie dans cette société créole ne lui plus pas. Pénétré de l'esprit des Lumières, il désapprouvait l'esclavage. Il espérait sans doute bénéficier des protections de son frère, si bien qu'en mai 1776, il était de retour en France. Ce fut le début de sa carrière littéraire et mondaine. En 1776, il fut admis à la célèbre Loge des neuf sœurs qu'illustraient Helvétius, d'Alembert, Chamfort, Ginguéné et bien d'autres. Ses *Elégies érotiques* publiées dans l'*Almanach des Muses*, (en 1778 et 1781) connurent un succès d'estime dû à un proche de la Reine, (bien qu'il n'allât pas très loin dans l'érotisme) mais en avril 1778, il était présent à l'initiation en loge de Voltaire qui le salua de ces mots: "Mon cher Tibulle". C'était une consécration. Il en eut d'autres puisqu'au prix de bien des efforts, ses frères parvinrent à produire des preuves de noblesse de la famille. Il revint dans son île en 1782-84 pour régler la succession de son père, se rendit dans les comptoirs de l'Inde où il fut aide de camp du gouverneur Souillac, mais les agréments de la vie parisienne lui manquèrent bientôt et il prit le chemin du retour. En 1788, le jeune François René de Chateaubriand, en quête de relations littéraires, tint à rendre visite à cet illustre aîné qui l'avait précédé sur les bancs du collège de Rennes.

George Painter nous a laissé un portrait bien campé de Parny vers les temps de cette entrevue : "*Homme de bon ton, grand et mince, il n'avait encore que trente-cinq ans, le teint brun, le visage marqué par la petite vérole, les yeux noirs enfoncés et fort vifs et l'air lointain*



Académie des sciences d'outre-mer

*d'un félin captif dont la vraie demeure se trouve sous les tropiques*³. L'auteur des « Mémoires d'Outre-tombe » écrit pour sa part que Parny n'avait aucun goût pour la société et ne cherchait nullement à séduire par sa conversation. Poète et créole, il ne lui fallait que le ciel de l'Inde, une fontaine, un palmier et une femme. Lui-même n'en faisait pas mystère :

*Que notre vie heureuse et fortunée
Coule en secret sous l'aile des amours
Comme un ruisseau qui murmurant à peine
Et dans son lit resserrant tous ses flots
Cherche avec soin l'ombre des arbrisseaux
Et n'ose pas se montrer dans la plaine.*

Parny s'était montré très favorable à la révolution américaine et avait rédigé une adresse aux insurgés. Bien que protégé de la Reine, il accueillit la Révolution française avec enthousiasme, se distinguant par un anticléricalisme farouche. La Révolution le ruina pourtant, par la politique des assignats. Aristocrate, il jugea bon, sous la Terreur, de se retirer à la campagne. Privé de ses rentes et donc du *farniente* dans lequel il se complaisait, il dut bientôt prendre un modeste emploi au ministère de l'Intérieur puis travailla au Théâtre des Arts avant d'entrer dans l'administration des droits réunis. De 1794 à 1799, il rédigea « La Guerre des Dieux anciens et modernes », œuvre en dix chants relatant un combat mythique entre les dieux de l'Olympe et les personnes de la Trinité chrétienne, dont les passages scabreux et les plaisanteries blasphématoires ne sont pas sans évoquer « La Pucelle d'Orléans » de Voltaire. Ce livre qui provoqua le scandale que l'on sait, attira l'attention et lui valut d'être élu à l'Académie française (1803) premier créole admis dans cette illustre compagnie. Le gouvernement lui attribua une rente annuelle de 3000 francs. Sous l'Empire, il parut se ranger en épousant une agréable créole divorcée. Il continua d'écrire mais, si l'on excepte le charmant conte "Isnel et Asnega" ses autres œuvres, très longues, écrites en un style laborieux, ("Le portefeuille volé") déçurent les lecteurs et ne le sauvèrent pas de l'oubli. Il mourut en décembre 1814, peu après que la Restauration lui eut, par bigotisme, supprimé sa pension. Ses écrits lui valurent de multiples condamnations posthumes : en 1817 ils furent mis à l'Index et en 1828, ils étaient proscrits des cabinets de lecture au même titre que les œuvres de Volney, Voltaire, Montesquieu et Diderot, ce qui représentait pour lui une belle promotion. Ecrivain mineur sans doute, que l'on ne saurait comparer à ces gloires littéraires réunionnaises que furent Leconte de Lisle ou même Léon Dierx mais l'auteure nous démontre que son influence fut plus importante et ses héritiers plus nombreux qu'on ne serait tenté de le penser, même si certains n'ont pas reconnu leur dette. Lamartine entre autres, puisa dans ses œuvres divers éléments d'inspiration, Pouchkine le salua comme un maître et Maurice Ravel mit ses "Chansons madécasses" en musique.

Jean Martin

³ G. Painter. Chateaubriand. Une biographie p.137.